

LE

# MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.

Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.

Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

## SOMMAIRE-TEXTE

- I. Bacchus dans la mythologie et dans l'opéra de Massenet (1<sup>er</sup> article), AMÉDÉE BOUTAREL.  
— II. La musique et le théâtre aux Salons du Grand-Palais (5<sup>e</sup> article), CAMILLE LE SENNE. — III. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

## MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

## JE T'APPARTIENS, VAINQUEUR DES NUITS

chanté par M<sup>lle</sup> LUCY ARBELL dans le nouvel opéra, *Bacchus*, de J. MASSENET et CATULLE MENDÈS, qu'on vient de représenter à l'Académie nationale de musique. — Suivra immédiatement : *Ne me faites pas grâce*, chanté par M<sup>lle</sup> BRÉVAL dans le même opéra.

## MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : les *Initiations*, nos 1 et 2, tirées du ballet *Bacchus*, le nouvel opéra de J. MASSENET et CATULLE MENDÈS, qu'on vient de représenter à l'Académie nationale de musique. — Suivra immédiatement : l'*Initiation* n<sup>o</sup> 4, tirée du même ballet.

## BACCHUS

dans la mythologie et dans l'opéra de MASSENET

I. *L'Idylle de Naxos*. — *Sémélé, ses amours, ses funérailles divines*. — Naxos est la plus belle des îles de la Grèce et le point central des Cyclades. Lorsqu'elle sortit des mers aux temps préhistoriques, ceinte de rochers et s'élevant comme une coupe au milieu des flots, les navigateurs émerveillés la nommèrent Strongylè, à cause de sa forme arrondie. Plus tard, elle se couvrit d'orangers, de figuiers, de grenadiers et de vignes sauvages croissant avec vigueur à travers des champs d'hyacinthes et des buissons de roses. Nul ne l'approcha plus sans un cri d'admiration. Par les temps calmes qui régnaient presque constamment pendant la belle saison, pour l'enchantement de ces régions heureuses les galères s'attardaient à l'envi sur l'eau à peine effleurée par les brises ; les matelots ployaient leurs voiles et se laissaient bercer par la vague en côtoyant les récifs. Ils chantaient au son des lyres : « Tu n'es plus Strongylè la Ronde ; nous t'appellerons Dia, la Divine, et ta première ville sera Kallipolis, la Belle ; donne-nous de recommencer les heures, pleines de joie et d'allégresse, et d'arriver par elles à de nombreuses années. Salut à toi, Dia la Divine ! »

En un lieu que l'on nommait Nysa, Zeus, dans toute la force de son adolescence, venait de construire, au milieu des bois odorants, la première cabane de Naxos, pour y abriter ses amours avec Sémélé. Sémélé était une jeune Béotienne, fille de Cadmus et d'Harmonia ; son père enseigna aux primitifs Hellènes

l'usage des lettres de l'alphabet ; sa mère leur apprit l'art des chansons et des rythmes dansants. Sémélé, la jeune fugitive, ignorait le nom et le pays de celui qu'elle avait suivi. Sauf ce détail, sa liaison différait peu de toutes celles de ces époques lointaines ; mais l'idée d'un secret, provoquant sa curiosité, gâta son bonheur et la rendit bientôt presque misérable. Souvent déjà, une question, une prière ardente portées jusqu'aux lèvres par un battement de cœur, s'y étaient épanouies avec un charme irrésistible pendant les douces rêveries des soirs, et Zeus avait répondu par d'imprudentes promesses. La jeune fille s'exaltait chaque jour davantage dans l'ivresse de son adoration voluptueuse, s'abandonnant aux sentiments contradictoires d'une tendresse passionnée ou d'une amertume jalouse que rien ne devait plus contenir. Affolée enfin, exaspérée, elle se jeta aux genoux de Zeus. « Puisque je ne peux te connaître, s'écria-t-elle, du moins ne me refuse pas tout et souviens-toi de tes promesses. Au nom de tes serments d'autrefois, je t'adjure de te manifester à moi par une marque de ta puissance ». — « Soit, dit-il, je me montrerai dans ma gloire. Si tu n'en soutiens l'éclat qu'avec peine, rappelle-toi que j'ai voulu t'épargner la souffrance et que, pour t'aimer, je me fis humble et doux. Regarde vers le plus haut sommet de nos montagnes, du côté de l'Occident. Je serai là bientôt et les éléments m'obéiront. »

C'était à l'époque des dernières ardeurs de l'été. Déjà les plantes et les arbustes avaient pris des teintes jaunes et rouges, tranchant sur le vert intense des bosquets d'orangers. Sémélé se coucha sur un banc de mousse parsemé de pâles cyclamens, ayant pour abriter son visage et ses membres un énorme pied de vigne, dont les branchages formaient, en s'enroulant, un berceau de verdure, couvert de larges feuilles et de longues grappes de raisin. Ce lieu de repos, que la seule nature lui avait préparé, se trouvait, comme la cabane elle-même, au milieu d'une clairière environnée de forêts. La jeune fille, faible et languissante, vit s'éloigner Zeus et attendit. Ses yeux se tournèrent vers la pointe dénudée de rocher qui dominait Naxos et que l'on nommait Zia. Depuis le matin, un soleil étincelant avait répandu d'un bout de l'île à l'autre son écrasante chaleur de plomb. Aucun souffle ne venait des mers, et, sur les barques aux proues rouges des trafiquants phéniciens, les voiles déseffées pendaient au long des mâts. Bientôt, pourtant, des signes précurseurs d'orage apparurent et se multiplièrent, marqués par le frémissement des êtres et des choses. Une vapeur légère s'éleva lentement de la surface des eaux, formant sur les lointains un voile d'abord transparent ; les contours s'embrumèrent, un ruban de nuages, toujours plus épais, se déploya du sud au nord entre le ciel et la mer. L'air s'emplissait par instants de bruits sourds, semblables à des plaintes profondes. Le vent commença presque aussitôt à souffler en rafales ; les arbres se courbaient et des roulements de tonnerre se répercutaient contre les



rochers et dans les cavernes. La nature entière semblait envahie d'un étrange malaise, dans l'attente et dans l'inquiétude.

Sémélé ne perdait pas de vue le haut de la montagne qu'un amas sombre de brouillards avait envahi. Elle en vit sortir de flamboyants éclairs. Une sorte de délire s'était emparé d'elle. Son imagination lui représentait, sous les sillons croisés de la foudre, une forme humaine colossale, se dressant au-dessus de la terre, et prête à rejeter le monde entier dans le néant. Elle contemplait, comme dans la fièvre d'un rêve exalté, cet éblouissement, cette magnificence. Zeus l'aimait avec admiration du haut de la montagne. Il se concentrait en elle, croyait voir en ses yeux une immortelle flamme, se sentait enchaîné par elle pour toute l'éternité. Mais soudain perça dans l'espace un cri prolongé de suprême douleur. Sémélé pencha la tête d'un mouvement maternel, la releva doucement ensuite pour diriger vers Zeus un regard d'indicible extase et la laissa retomber en arrière dans une bienheureuse langueur d'amour.

Elle s'était abandonnée à la mort sans agonie, sans angoisses, comme dans la paix et les lassitudes d'enivrantes caresses.



Zeus, Sémélé et Dionysos en détresse sur le sein de sa mère (1).

Sa couche de verdure fut bientôt entourée de feu, car la forêt entière brûlait. L'incendie se propageant du ciel à la terre menaçait de consumer son corps inanimé. Zeus voulut s'élancer à son secours, espérant la sauver encore. Il ne parvint pas à franchir l'immense foyer qu'il avait allumé. Alors, tout le pays

des Hellènes retentit de sa plainte. Hermès, son propre fils, né de Maia, la nymphe aux beaux cheveux, l'entendit jusqu'en Arcadie. Il prit sa course à travers les airs, soutenu sur ses ailes qui ne connaissent point la distance et put apporter un soulagement au chagrin de son père. Grâce au caducée, baguette d'or pur ornée de trois feuilles ciselées par l'habile artisan Héphaïstos, que son frère Apollon lui avait donnée en échange de la lyre, il sut parvenir, en écartant les flammes, jusqu'au berceau de mousse et de verdure où reposait Sémélé. Un ravissant spectacle s'offrit à ses yeux. Sur le sein découvert de la belle jeune femme jouait un enfant nouveau-né. Resté d'abord en détresse, il s'était accoutumé en quelques instants à l'air, à la lumière. Il tenait à la main un thyrses de pampres que lui-même avait cueilli et son front portait une couronne de grappes de raisins. En apercevant Hermès, il s'attacha par ses petits bras au cou de sa mère. « Viens avec moi, dit le dieu en saisissant l'enfant, tu ne trouverais pas de nourriture ici ». Prenant alors un à un les plus grands rameaux de la vigne qui abritaient la couche, il les abaissa sur le corps inanimé de Sémélé. Les rameaux ne se relevèrent point ; la morte eut un linceul de feuillages et de branches entrelacées.



Hermès porta aux pieds de Zeus l'enfant de Sémélé. « C'est un tout petit que la terre n'attendait pas encore », dit-il, « les deux sources de la vie qu'il eût pu savourer avec le plus de douceur sont désormais taries pour lui ; sa mère a cessé de vivre et le feu de la forêt va consumer sa beauté qui restera cachée même aux regards des Immortels ». La nymphe Ariadné reçut le doux fardeau que lui tendait Hermès.

Zeus pencha la tête et de sa main se couvrit les yeux. Relevant le front après un long silence, il prononça lentement ces mots : « Sémélé ! Sémélé ! Non, le feu de la forêt ne consumera pas Sémélé ! » Secouant alors sa longue chevelure et montrant son visage empreint d'une imposante tristesse, il dit en regardant la cabane où s'étaient abritées ses récentes amours : « Je te ferai des

funérailles dignes d'une déesse, ô Sémélé ! parce que tu fus aimée d'un dieu. Qu'une noble flamme te consume ; tu renaîtras ensuite à la lumière et ne mourras plus désormais ». Son bras se leva d'un geste solennel, la foudre jaillit d'un nuage sombre et réduisit en cendres le corps de Sémélé. Une pluie abondante rafraîchit l'atmosphère. Le globe rouge du soleil brillait à l'Occident sur un horizon transparent, les nuées se dispersaient vers l'Orient, l'île était comme enveloppée d'arcs-en-ciel aux pâles coloris. Cette fin du jour, douce et funèbre, semblait un rêve de la nature unissant dans la splendeur de ses spectacles la vie, la mort et l'immortalité.



Ariadné avait présenté l'enfant à Zeus ; celui-ci le prit dans ses bras. « Tu t'appelleras Dionysos, dit-il, c'est-à-dire le dieu de Nysa, mais beaucoup, parmi les hommes, te nommeront Bacchos l'Inspiré. Tu seras aimé sur la terre plus que jamais aucun de nous ; mais qui te nourrira sans le lait de ta mère ? »

A ce moment parurent de tous côtés, sur les flancs de la montagne, de belles jeunes filles se réunissant pour former de gracieux cortèges. Les unes avaient d'amples tuniques de lin, les autres étaient couvertes de simples rameaux de feuillage. Elles montaient en courbes élégantes à travers les massifs de verdure, élevant au-dessus de leurs têtes des thyrses de fleurs. Quelques-unes portaient



Zeus, tenant Dionysos, le présente à deux Hyades.

des corbeilles remplies de fruits sauvages et de grappes de raisins. Elles étaient couronnées de lierre mêlé de smilax ou de salsepareille et les baies rouges de cette plante, réunies en petits bouquets, pendaient dans leurs cheveux. Toutes s'arrêtèrent en cercle autour de Zeus, souriantes à l'enfant nouveau-né.

Et l'enfant agitait ses mains pleines de pampres, répondant aux sourires des nymphes de Naxos.

(A suivre.)

AMÉDÉE BOUTAREL.

## LA MUSIQUE ET LE THÉÂTRE aux Salons du Grand-Palais

(Cinquième article)

La statuaire de la Nationale était autrefois une simple abstraction, une entité morale, un mythe, quelque chose qu'on faisait figurer sur le catalogue, mais qui se gardait bien d'exister. Aujourd'hui les envois sont plus nombreux, sinon beaucoup plus remarquables. Voici cependant un Rodin qui ne saurait passer inaperçu, le buste en marbre de M<sup>me</sup> Elissieff. L'œuvre est sommairement traitée, avec un parti pris d'inachevé, mais la matière s'anime et, pour ainsi dire, s'irradie de maîtrise. Ça et là, divers morceaux décoratifs : une *Junon* de M. Lucien Schneeg, toute frémissante de vie ; une *Muse de Bagnères-de-Bigorre*, de M. Escoula, de style simple et familier ; une ardente *Hécate* de M. Pierre Roche ; une séduisante figure de M. Lamourdedieu, intitulée *l'Age d'or* ; une gracieuse et sensuelle *Bacchante endormie*, fine statuette de M. Despiou ; une petite *Léda* de M. Aubé ; l'impressionnant masque en bronze à cire perdue de *Méduse*, par M<sup>me</sup> Marie Bernières-Heuraux ; un autre masque d'*Italienne*, du statuaire anglais Vernon-Blake ; une *Hébé*, de M. Victor Seidan ; le *Sommeil*, de M<sup>lle</sup> O'Donel ; un *Bacchus*, de M. Lerche ; une *Eve*, de M. Greene ; l'*Éveil de l'adolescence*, de M. Dutheil ; la *Messaline* de M. Dourousseau.

Les fantaisistes n'auraient eu garde de manquer au rendez-vous. M. Halou, jouant la difficulté, fait voisiner un *David* et une statue de *Baigneuse mettant son bas* (au temps des expositions au Palais de l'Industrie, quel scandale aurait provoqué cette mention réaliste au cata-

(1) La plupart des illustrations de cette série d'articles sont des reproductions de peintures de vases choisies parmi ce que l'art antique a de plus fin et de plus délicat. Nous les avons empruntées au bel ouvrage intitulé : *Denkmäler der alten Kunst, Antike Denkmäler zur Griechischen Götterlehre*, par C.-O. Müller, F. Wieseler et Konrad Wernicke. Leipzig, Theodor Weicher, éditeur.